

« Avant de s'en aller », de Saul Bellow et Norman Manea : conversation entre deux géants de la littérature
Par Florence Noiville, [Le Monde](#), 25 novembre 2021

Les deux écrivains ont de nombreux points communs. Ils les partagent de manière complice dans « Avant de s'en aller », précieux petit livre tiré de leur dernier échange, à Boston, en 1999.

« Avant de s'en aller. Saul Bellow, une conversation avec Norman Manea », de Saul Bellow et Norman Manea, traduit de l'anglais et du roumain par Marie-France Courriol et Florica Courriol, La Baconnière, 160 p., 11 €, numérique 8 €.

C'est une joute brillante. Une rencontre au sommet entre deux grands écrivains. D'un côté Saul Bellow (1915-2005), le père d'[Herzog \(1964\)](#) et des [Aventures d'Augie March \(1953\)](#), lauréat du prix Nobel en 1976. De l'autre Norman Manea, l'auteur du [Retour du hooligan \(2006\)](#) et de [La Cinquième Impossibilité \(2013\)](#), abondamment primé, et régulièrement présenté comme « nobélisable ». En 1970, les deux hommes se sont rencontrés à Bucarest. À l'époque, raconte Norman Manea, le régime avait besoin de « quelques écrivains juifs » disponibles pour accueillir Bellow, invité en Roumanie. C'est ainsi qu'il se plonge dans son œuvre et découvre « un nouveau type d'humour et une nouvelle tristesse ». Une manière très personnelle de « reformuler les grandes interrogations sans réponse de l'existence ». Manea et Bellow se revirent ensuite chez ce dernier, dans le Vermont, puis fin 1999, à Boston, pour un échange de six heures. C'est de cette longue conversation, élégamment traduite du roumain et de l'anglais par Florica et Marie-France Courriol, qu'est tiré ce précieux petit livre.

Le maelström des langues

On y découvre ce qui, hormis l'écriture, a rapproché les deux hommes. Tout d'abord l'exil. L'un, Bellow, est américain mais né au Canada de parents juifs venant de Russie. L'autre, Manea, est originaire de Bucovine, où il est né en 1936. Déporté en Transnistrie pendant la seconde guerre mondiale, il a fui la Roumanie de Ceaucescu pour s'installer à New York à la fin des années 1980. Les deux ont beaucoup d'autres points communs, comme la culture ashkénaze (et l'humour qui fait sa marque), la Roumanie (Saul Bellow épouse en 1974 une Roumaine, la mathématicienne Alexandra Bagdasar), Bard College (où ils ont tous les deux enseigné la littérature)... Bref, une série de correspondances propres à expliquer le climat de connivence qui s'installe d'emblée dans cette conversation.

« Je propose qu'on commence par le début », lance Norman Manea. Bellow : « D'accord, si tu arrives à le trouver. » Et voilà que défilent les souvenirs émouvants de Saul Bellow. Le maelström des langues entendues dès l'enfance : ses parents parlant russe entre eux et yiddish avec les enfants, le français flottant dans les rues de Québec, l'hébreu de l'école religieuse, puis l'anglais quand la famille s'installe à Chicago, où le père et les frères font commerce de charbon pour les boulangeries juives.

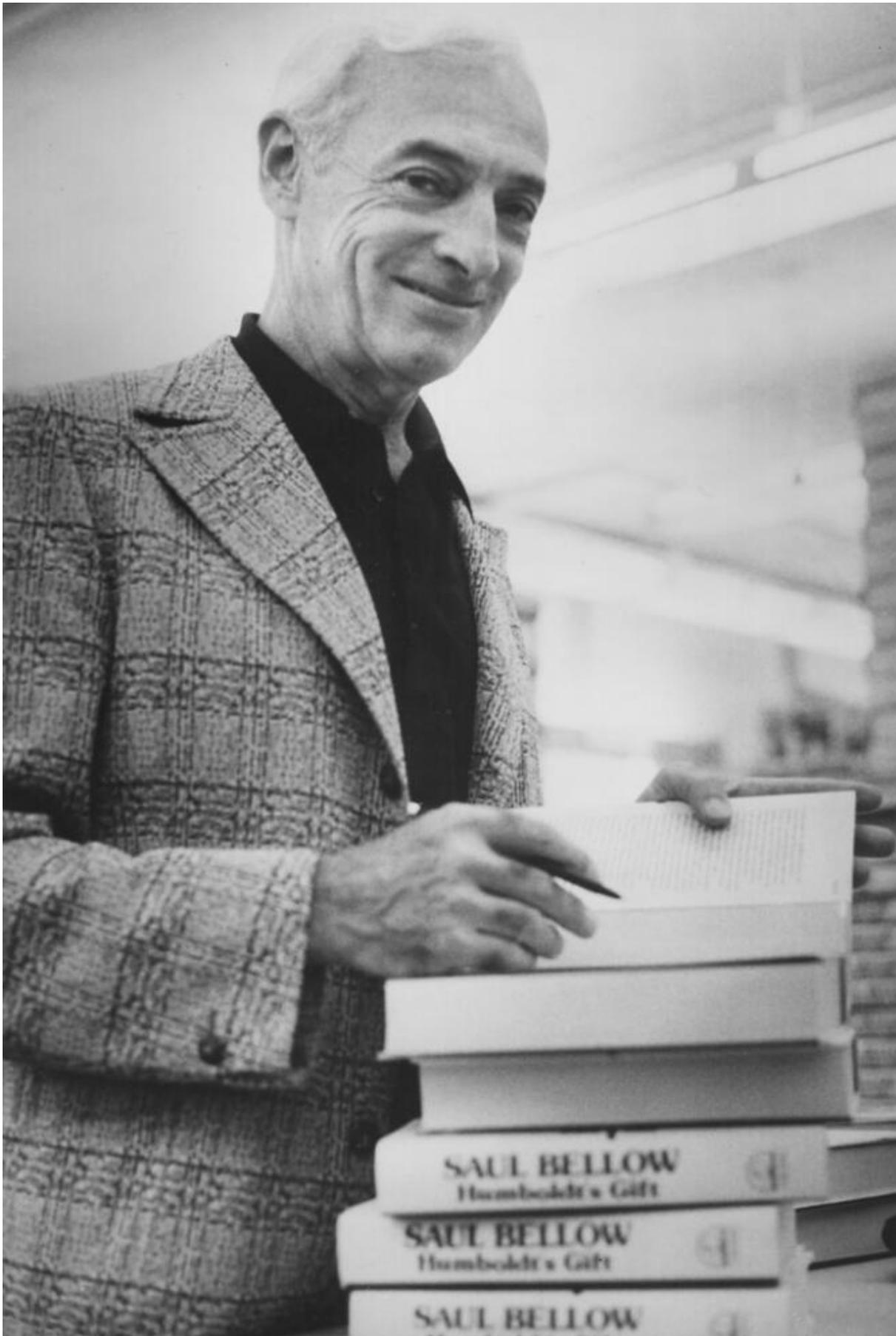
Ironique et mélancolique

Bellow est le seul intellectuel de la fratrie. Il croit à la littérature et au communisme. Très jeune, il voyage au Mexique, il veut « discuter avec Trotski » mais arrive à Mexico le matin même de son assassinat, et le découvre à l'hôpital, « couvert de bandages et la barbe blanche pleine de sang ». Le communisme le déçoit. Et la littérature ?, demande Manea. « Est-ce qu'au bout du compte, elle a comblé ce besoin de trouver ce que Kafka nommait "La Grande Réponse au monde" ? » Elle aura en tout cas permis de donner une forme au chaos. « A partir du moment où j'ai posé mon regard sur ce monde, j'ai eu le sentiment de sa soumission à une idée d'ordre qui n'a jamais fonctionné pour personne. »

C'est peut-être le plus réussi dans cet échange, ce qui le rend si vivant et spontané : la manière dont Manea et Bellow mélangent l'esthétique, la métaphysique et les anecdotes cocasses de la vie. En 1999, Bellow n'a plus que six ans à vivre. « Je n'ai plus le luxe de perdre mon temps en questions théoriques », dit-il. Une légèreté distante prévaut. À la fois ironique et mélancolique. Avec ici et là une remarque amusée sur le milieu littéraire – le côté dada excentrique d'[Isaac Bashevis Singer](#), la soumission absurde de Ionesco à sa femme et à son chien. L'autodérision n'est jamais loin non plus, comme lorsque Bellow raconte sa thérapie avec [le psychanalyste fou Wilhelm Reich](#), et se décrit « allongé nu sur un canapé pour laisser libre cours à ses pulsions animales ». Avec eux, nous rions de toutes les « bêtises » qu'ils ont faites dans l'existence. Un inventaire « avant de s'en aller » qui donne foi dans l'écriture comme rempart contre les forces obscures. Et une envie irrésistible de relire l'un et l'autre.

EXTRAIT

[Saul Bellow] « Je peux le dire sans aucun problème. Je ne pense pas que le monde se soit développé ou qu'il ait évolué de façon aléatoire. Il me semble inconcevable que tout ce développement soit le fruit du hasard, sans qu'il ait été orchestré par une forme d'intelligence supérieure. Je me suis querellé une fois avec un célèbre biologiste. (...) On touche là à la source de mon scepticisme inné – scepticisme envers la science, pas envers la religion. (...) Je ne dis pas que les conclusions auxquelles je suis arrivé [*à propos de la religion*] soient les bonnes. Tout ce que je dis, c'est qu'il est temps que j'arrête de prétendre que je n'y crois pas. D'une façon ou d'une autre, j'y crois. J'utilise mon savoir vieux de quatre-vingt-cinq ans. Je l'applique à ces questions et je me dis : comment tout cela pourrait-il être le résultat de milliards d'accidents ? C'est impossible. »



L'écrivain Saul Bellow (1915-2005), dans les années 1970. FLICKR